

Paul, inhabile à l'usage des armes, attaquait avec une audace dangereuse, surtout pour l'agresseur. Gaston, bien effacé, se contentait de parer les coups avec beaucoup d'art. Deux fois le premier s'était imprudemment jeté sur l'épée de son adversaire, qui avait bénévolement rompu. Gaston apportait donc infiniment plus de soins à protéger Paul contre sa propre impétuosité, qu'à se défendre lui-même. Tout-à-coup, M. de Briève poussa un cri de désespoir... Le séminariste chancela et vint tomber entre les bras de son oncle. Paul était parvenu à s'enfermer.

A la vue de son neveu défaillant, M. Sauval songea pour la première fois à un médecin, dont il n'avait point eu la précaution de s'assurer le savant ministère.

Déjà il s'accusait amèrement d'une négligence qui coûterait peut-être la vie à Paul, lorsqu'un nouveau personnage surgit sur le lieu du combat, un flacon à la main, une trousse en sautoir, et vint s'agenouiller au côté du moribond.

— Javotte !

— Cela vous étonne, commandant ? M'avez-vous vu jamais fuir le danger ou faire défaut à ses victimes ? J'ai prévu l'embarras où vous ne manqueriez pas de vous jeter et je suis venue.

M^{me} Doucet se baissa, afin d'examiner la plaie avec une attention toute scientifique.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle.

Le commandant épiait tous les mouvemens du docteur en jupon ; il lut sans doute sur ses traits quelque mauvais présage, car, emporté par cette espèce de délire né de la douleur, il voulut se saisir de Paul, comme si, plus puissante que l'art, l'affection eût dû arrêter les progrès du mal.

— Immobile, commandant ! ou je ne réponds de rien.

Ce disant, Javotte posa sur ses genoux la tête du malheureux jeune homme, sonda la blessure, lava la plaie avec soin, y appliqua de la charpie, et fit une ligature dont un élève en médecine eût été tout fier.

Ce pansement achevé, quelques instans s'écoulèrent au milieu du plus profond silence. M^{me} Doucet avait saisi la main de Paul, scrutant les battemens du pouls, les yeux fixés sur le visage de son malade. Elle reprit, en se parlant à elle-même :

— Nous cessons de perdre du sang... la faiblesse diminue... voici quelques filets colorés vers les tempes : c'est d'un bon augure.

M. Sauval restait muet sous le choc de tant d'émotions.

— Comme autrefois, commandant, lorsque nous restions maîtres du champ de bataille ! dit la vivandière, qui sauta au cou du vétérans dont elle couvrit les joues de deux gros et tout humides baisers.

Les deux vieux amis ayant donné un libre

cours à cet épanchement mutuel, Gaston s'approcha de M. Sauval :

— Laissez-moi, je vous en prie, Monsieur, l'occasion de réparer autant qu'il me sera possible une partie du mal arrivé par ma faute et malgré moi. Ma mère possède, à un quart d'heure de chemin, une maison de campagne. Cette habitation est gardée par de braves gens, je vous garantis leur zèle. Acceptez cet asile, où M. Paul trouvera des secours prompts et faciles.

— Sans doute, sans doute, s'écria M^{me} Doucet, qui revenait accompagnée de son laquais et de son cocher, auxquels elle ordonna d'accueillir une espèce de litière avec les coussins de la voiture.

La générosité de M. de Briève, avant et pendant le combat, n'avait point échappé à M. Sauval ; aussi se contenta-t-il de lui serrer la main en signe d'adhésion.

— Tu me réponds de sa vie, Javotte ?... Que ne te devons-nous pas ?

— C'est bien ; à ce prix-là, j'aurais trop de débiteurs.

Un mouvement de M^{me} Doucet entr'ouvrit la robe de celle-ci, et les assistans purent voir briller, un instant, l'étoile de la Légion-d'Honneur sur le sein de l'ancienne cantinière.

— Hélas ! Monsieur, je crains pour Paul une blessure plus difficile à guérir.

Gaston, en parlant ainsi, montra un mouchoir brodé et ensanglanté que l'on avait trouvé sur la poitrine de Paul.

V.

L'ONCLE PREND LA ROUTE DU CIEL, LE NEVEU LA ROUTE CONTRAIRE.

Plusieurs personnes se trouvent réunies dans un salon dont les fenêtres entr'ouvertes permettent d'apercevoir une allée sablée que bordent diverses plantes. Au-delà de cette allée, abouissant d'un côté à une cour d'entrée fermée par une grille, et de l'autre à un vaste jardin, s'élève un petit pavillon en briques, composé seulement d'un étage et séparé du corps principal de logis. C'est là que, depuis une quinzaine de jours, Paul reçoit des soins empressés. M. Sauval, M^{me} Doucet et Gaston forment pour nous la partie connue de cette réunion. Une seconde dame nous révèle, par ses manières distinguées et prévenantes, la maîtresse de maison ; sur le dernier plan, une jeune personne, assise devant un piano, en effleure légèrement les touches. L'une est la mère, l'autre est la sœur de Gaston.

Sans doute l'on a relégué à dessein la jeune fille loin du cercle qui occupe le haut bout du salon.

Celle-ci a bien compris que, sous prétexte de jouir de son talent de musicienne, on a voulu se

ménager une liberté que sa présence ne laisserait point à la conversation. Aussi, en fille soumise, ne détache-t-elle point un seul instant ses regards du cahier ouvert devant elle, ce qui n'empêche pas de saisir quelques mots, et, avec quelques mots, une espiègle de dix-huit ans sait recomposer plus d'une phrase. Les doigts effilés de l'enfant font bien, de temps à autre, vibrer une gamme, mais presque toujours elle retentit au milieu du silence qui s'établit parfois au sein du cercle discret.

M^{me} Louise de Briève soupçonne, non sans raison, qu'il s'agit de ce jeune homme dont la présence, la maladie, sont restées pour elle autant de mystères depuis que ces dames sont revenues de Paris ; or, sa petite curiosité féminine ne peut se contenter des oui-dire d'une femme-de-chambre. Louise a fait tant de suppositions à ce sujet depuis deux jours ! Il est tout naturel, en vérité, de chercher à les vérifier. Si quelque lectrice se trouvait tentée de se récrier contre une telle indiscrétion, il suffira, nous l'espérons, de lui rappeler ces paroles pleines de charité : « Que celle qui est sans reproche jette la pierre à notre nouvelle amie ! »

— Vous semblez, disait au commandant M^{me} de Briève, redouter encore pour monsieur votre neveu un danger que le médecin a déclaré entièrement détourné. Cette assertion devrait vous rassurer.

— N'ai-je pas, continua M^{me} Doucet, acheté deux messes au desservant de la Sainte-Chapelle ? n'avez-vous pas, commandant, fait brûler deux cierges à saint Babolein ?

— Peuh !... peuh !...

— Que veut dire votre irrévérencieux peuh ? Rappelé à l'ordre par le ton et le regard sérieux qui accompagnaient ces paroles, le commandant se hâta d'ajouter :

— Rien, sinon que saint Babolein n'étant pas un patron des plus influens au ciel, je m'adresserai mieux une autre fois.

— Pour moi, je crois, dit Gaston, que tout le mal de Paul n'est plus que mauvaise volonté de sa part. Son rétablissement lui coûte tous les regrets imaginables, et je pourrais affirmer qu'il souhaite pis encore que ne pas guérir. Et tout cela parce que la réponse moqueuse et méchante qu'il a reçue de cette coquette d'Elisabeth, à laquelle il s'est empressé, malgré sa faiblesse, d'apprendre la cause de notre fâcheux duel, est venue déchirer le cœur de ce pauvre et cher ami. N'oubliez pas qu'en amour la déception est, à certaines âmes, ce que la mort est pour le corps. Du reste, prenons l'avis du docteur, voyez, il traverse l'allée d'un air tout pensif, et... mais il entre.

Le petit groupe se leva humble et muet, devant la science en habit noir et en bottes vernies.

Les premières notes échappées du piano paraissant tout-à-coup recouvrer la voix perdue

depuis plus de dix grandes minutes, saluèrent l'entrée du médecin et accompagnèrent tous ses mouvemens ; mais, à peine eut-il ouvert la bouche pour répondre aux regards scrutateurs de l'assemblée, qu'une grave difficulté vint sans doute arrêter M^{me} de Briève, car elle cessa d'exécuter pour étudier du regard seulement.

— Mon ministère en ces lieux, dit le docteur, est achevé. Cependant ne vous réjouissez point trop de ma mise en fuite ; car si ma mission à moi, toute matérielle, est accomplie, la vôtre à vous, ses parens et ses amis, la vôtre, difficile cette fois, doit commencer. L'esprit de M. Paul demeure bien malade. Soit fièvre d'ambition, d'amour ou de gloire, prenez garde ! prenez garde !

Le docteur salua et sortit.

Un silence de quelques minutes fut accordé à la réflexion. Louise venait probablement de trouver une solution à la difficulté qui l'arrêtait. L'ariette interrompue bondit de nouveau sous ses doigts, puis s'arrêta brusquement.

Nos personnages, formés en nouveau conciliabule, commentaient maintenant les dernières paroles du docteur. Chacun eut son sentiment, chacun proposa un remède. Pour plus de lumières, enfin, on se résolut à se rendre auprès de Paul, afin de sonder la profondeur du mal.

Le petit conseil sortit aux sons de l'ariette, qui, folle et capricieuse, s'éveillait de nouveau.

Paul était étendu sur une causeuse, la tête penchée, les deux mains jointes sur les genoux. Telle était sa préoccupation, qu'il parut ne pas s'être aperçu tout d'abord de l'entrée des quatre visiteurs. Lorsqu'il releva la tête, on put voir son front sillonné par un de ces longs plis, dont l'âge ou le chagrin marque ses victimes ; ses yeux étaient secs, mais sa paupière enflammée par la fièvre et l'insomnie.

Après les questions, dictées, en cette circonstance, par l'intérêt plus que par l'usage et la politesse, M. Sauval pensa qu'il devait ouvrir le feu.

— Mon cher Paul, il ne suffit pas, pour détruire nos inquiétudes, de te montrer docile à toutes les prescriptions du docteur ; il faut ici faire appel à ton courage et vaincre une mélancolie, un chagrin que tu chercherais en vain à nous dissimuler.

— Mon intention n'est point de vous cacher cette souffrance, puisque votre affection l'a devinée. Oui, je sens là un mal cuisant contre lequel la lutte est impossible. Il doit exister avec moi, si je ne m'éteins avec lui.

— Ah ! je doute, j'ai honte de ta faiblesse, quand je remonte à la source du désespoir que tu confesses. Sacrifieras-tu donc à une femme sans pudeur pour elle, comme sans amour pour toi, à la courtisane qui se donne et qui se vend..

— Non, mon cher oncle, non pas à la courtisane, dont je rougis, et dont les faveurs ne me rendent plus jaloux, mais à la femme, à la créa-

ture de Dieu, morte pour moi.. A celle qui, en mettant la première la main sur ma poitrine, y a fait battre un cœur; qui, dans ce corps, naguère froid comme un marbre, a fait éclore une âme! et qui, me prenant la main, m'a dit: «Que l'homme s'éveille en toi.» Dieu m'avait créé, mais l'amour de celle-ci m'a fait vivre! Oh! l'être humain à qui je dois cela, ce n'est pas cette Elisabeth, continuant sous ses traits à courir le monde, emportée sur le char de la honte.. Non, c'est l'ange envolé au ciel et que je vis un jour caché sous cette enveloppe. Voilà celle que je regrette et que je pleure, celle pour qui j'ai trahi les sermens donnés à Dieu, pour qui j'ai attenté aux jours du plus loyal ami, celle enfin dont la vie était nécessaire à la mienne, et que...

Paul n'acheva pas; mais son regard, tout-à-l'heure morne, brilla d'un feu sinistre.

— O dangers d'un premier amour! murmura Gaston.

— Mais toujours n'est-il pas, dit insidieusement M^{me} de Briève, que vous ne puissiez trouver, parmi les douceurs d'une union plus morale, l'oubli d'impressions plus romanesques. La candeur de l'épouse aimante environnera votre esprit d'un charme plus constant que l'enivrement où le plongeait la courtisane effrontée. Dans la jeune compagne dont le front restera pur sous la couronne de mariée, vous verrez se matérialiser cet ange chimérique à qui vous ouvrez un peu libéralement les portes du ciel.

— Hélas! pourquoi vouloir aux regrets cuisans, enfantés par une chimère, dites-vous, substituer l'espoir d'une autre chimère, sur les traces de laquelle j'irais haletant sans pouvoir la saisir. Ne pensez pas que je sois assez impie pour refuser de croire à l'épouse telle que vous l'avez dépeinte. Mais toutes les cordes harmonieuses de l'âme ont été brisées en moi, et un tiers importun, funeste, me poursuivrait jusque sous l'alcôve nuptiale: le doute!

M^{me} de Briève sourit légèrement, et allait répliquer par quelque raillerie, lorsque Gaston l'arrêta:

— N'insistez pas, ma mère; Paul n'a jamais lu de romans, et ce sont les propres pages de son cœur qu'il nous traduit ici; espérons qu'une main chérie déchirera du livre ce chapitre fatal.

— Cette main, mon cher enfant, et M^{me} Doucet s'approcha majestueusement de Paul, le doigt levé vers le ciel, cette main sera celle de Dieu, qui, malgré votre abandon, vous tend encore des bras indulgens. Au sein de ce Dieu qui vous comptait déjà parmi les membres de sa plus proche famille, vous trouverez le repos perdu. Allez reprendre la place choisie parmi les saints enfans de l'Eglise, et vous reconnaîtrez qu'accomplir un devoir, c'est être le propre instrument de son bonheur.

Paul hocha la tête.

— Le couvent!... avec sa solitude!... Etre là,

toujours en présence de pensées bouillonnantes au milieu du silence, et dont l'effervescence s'accroît faute d'épanchement. Oh! non, Dieu donna à l'homme, dans l'Eden, au sein du bonheur, une compagne appelée à partager les joies que, seul, le nouveau mortel trouvait amères. Le Tout-Puissant ne créa pas un être qui n'eût un frère de son espèce. Pour nous, étrange rigueur! nous, à qui aujourd'hui, au fond de nos presbytères, on demande le sacrifice de cette activité d'esprit et de corps, principe de la vie, nous dont le ministère est de prêcher aux hommes l'amour et l'union, l'on nous dit: Soyez seuls et sans amour! Sans que, dans la lutte, un de ces regards aimés, de ces mots électriques tombés d'une bouche adorée, viennent décupler nos forces... Oh! non... non...

Après quelques nouvelles et infructueuses tentatives de la part de ces dames, Gaston fit observer que l'entretien fatiguait Paul, et chacun se retira. Le convalescent serra plus que de coutume M. Sauval entre ses bras et pressa plus affectueusement aussi la main de son ami Gaston.

M^{me} Doucet et le commandant montèrent dans leur coupé. M. Sauval n'eut pas de peine à deviner que Javotte lui savait bon gré de la conduite exempte de toute impiété qu'il avait tenue ce jour-là. Entraîné par un tel succès, le vétérana proposa de faire brûler une douzaine de cierges à saint Babolein.

— Que vos offrandes, mon ami, rendraient bien plus efficace l'intercession des saints, si la grâce était enfin descendue en vous.

— Eh mon Dieu! je l'attends, qu'elle vienne.

— C'est elle qui vous attend, au tribunal de la pénitence. N'irez-vous point à elle?

— L'addition de mes fautes est longue, chère amie, et ne sera guère terminée que le jour de notre mariage.

Pendant que le coupé entraînait vers Paris le couple suranné et ses bavardages, Paul, resté seul, avait tiré d'une petite valise une paire de pistolets qu'il tenait de son père. Il les posa sur la cheminée, ouvrit une armoire, y prit une poire à poudre et une ceinture de chasse que Gaston avait laissée là depuis le commencement du printemps. Deux ou trois chevrotines restaient. Le fils du capitaine chargea les pistolets d'une main ferme, fit craquer en souriant la batterie; puis, le visage serein, s'agenouilla pour dire sa dernière prière.

De l'oraison, son esprit passe insensiblement à la rêverie. En ce moment solennel, il se plaît à embrasser d'un long regard la série des jours écoulés. Il les évoque un à un avec cette rapide intuition de l'âme, depuis la première heure où le souvenir était né, jusqu'à l'instant présent, dernier anneau d'une chaîne devenue tout à coup trop pesante.

Comme sa pensée ne s'arrête que sur les épo-

ques où quelque sentiment mis en jeu est venu rompre l'uniformité de son existence, un examen fort court suffit pour franchir cet espace à peine accidenté. Mais, semblable au coursier qu'un obstacle caché arrête subitement non loin du but, l'imagination du jeune homme reploie tout à coup ses ailes rapides.

Au sein du panorama qui se déroule aux yeux de Paul, vient de surgir un événement dont les conséquences pour lui sont prêtes à jaillir du canon d'un pistolet: son voyage à Paris. Quelque terrible que soit le résultat de cet événement, fruit du mécontentement qu'éprouvait jadis M. Sauval à laisser entrer son neveu dans les ordres, Paul se félicite de l'avoir vu s'accomplir: tôt ou tard, en effet, pense-t-il avec raison, le germe des passions, pendant un tems étouffé, se serait fait jour. Leur céder alors, et sa chute lui paraissait probable, était un crime au point de vue religieux, un parjure, et le fils du capitaine n'hésitait pas entre la mort et un parjure.

Avant d'arriver à l'épisode qui a précédé sa visite à l'église de Notre-Dame de Lorette, le rêveur se rappelle cette nuit, ce songe étrange au milieu duquel son âme avait paru s'éveiller aux accords des mélodies qui montaient jusqu'à lui, entourées de parfums, alors qu'accoudé sur le balcon de sa petite chambre, il disait à cette sève vivifiante: «Arrière, souffle empoisonné du démon.» Rayonnante de chasteté, au milieu de l'éclat de l'or et des lumières, il revoit le visage angélique de la jeune valseuse, admire l'harmonie divine qui présidait à tous ses mouvemens. Oh! n'est-ce pas plutôt à elle qu'il doit les premiers battemens de son cœur? Oui, cette ombre fugitive est venue se placer entre l'image du père et de l'oncle de Paul pour présider au dernier acte d'une vie prête à s'envoler. Là doit s'arrêter le regard rétrospectif qu'il jette vers un tems plus tranquille.

Paul, en proie à un vertige, sorte de somnambulisme où le corps cède, non pas à une volonté instantanée, mais à une habitude ou à des intentions antérieures, Paul saisit l'arme préparée. Déjà son doigt touche la détente. Hélas! pourquoi l'image virginale invoquée par le neveu de M. Sauval ne peut-elle lui dire: Vivez!

Paul a dirigé le pistolet sur son sein... Quelques minutes s'écoulaient... Il paraît vivement agité et semble écouter avec attention.

Tout préoccupé des graves pensées qu'éveillaient les tristes préparatifs auxquels il se livrait, le jeune homme n'avait prêté nulle attention à quelques notes échappées au clavier d'un piano voisin. Les sons parvenaient bien jusqu'à lui; mais, ainsi qu'au solitaire rêveur, les chants de la fauvette, le bruissement des feuilles, douce mélodie qui entretient et charme sa rêverie, sans qu'il cherche à se rendre compte de ces divers murmures. Cependant un

lambeau mélodieux, après avoir plané un instant, vint, comme un trait subitement décoché, frapper au cœur du malade.

Paul tressaille en reconnaissant les accords de cette même valse dont le langage cadencé a jadis trouvé dans son âme un écho si puissant. Il s'élançait vers la fenêtre, d'où son regard plonge au sein d'un salon élégant. Il sent aussitôt son corps entier frémir, et toutes ses pensées se fondent tumultueusement alors en un seul sentiment... Joie immense qui fait couler des larmes; bonheur si grand, que l'on craint d'en mourir.

L'ange créé par l'imagination poétique de Paul, entrevu au bal deux mois auparavant, se présentait à lui sous une forme matérielle, mais forme gracieuse, matière que l'on adore à genoux, harmonieuse réalité, jeune fille enfin, celle que Paul, aux portes du tombeau, évoquait tout à l'heure. La charmante valseuse est là... séparée de lui par quelques pas.

Tant d'émotions ont épuisé les forces du malade; ses yeux se ferment, au moment où Gaston, entrant par hasard, reçoit entre ses bras le corps de son ami.

Lorsque Paul revint à lui, M^{me} de Briève et son fils étaient assis à ses côtés. Son regard vague et craintif erra quelque tems avant de se fixer sur eux.

— Oh! que s'est-il donc passé, mon Dieu! Etait-ce un rêve?

— Oui, mon ami, répondit Gaston, qui, à la vue des pistolets, avait deviné le funeste projet de Paul, un rêve affreux, sans doute.

— Délicieux!... Mais je me souviens mieux à présent. Puis, sans achever, le jeune homme entraîna Gaston vers la fenêtre, et désignant celle du salon: — Une jeune fille n'était-elle pas là, tout à l'heure, assise à ce piano?

— Je le crois?

— Et cette jeune fille?

— Ne pouvait être que Louise ma sœur.

Paul tomba à genoux.

Dieu n'avait pas accepté le sacrifice qu'il lui avait fait de sa vie, et lui envoyait, en signe de rédemption, non plus une colombe, comme au petit-fils d'Adam, mais bien son ange le plus doux.

Six mois après ces divers épisodes, tous les personnages que nous avons introduits dans notre dernier chapitre, quittaient, après un gai repas, la table hospitalière qui les réunissait toutes les semaines chez M^{me} de Briève.

— Paul, disait M. Sauval, seras-tu des nôtres, ce soir? Tu devrais bien une fois au moins cette galanterie à ta tante, ma femme... Voyons, accompagne-nous au sermon.

— Mon cher oncle, j'ai promis à Louise, vous le savez, de la conduire ce soir au bal du préfet.

— Et demain, ne nous verrons-nous point à la grand'messe de Notre-Dame ? Ma femme nous y a fait retenir deux chaises dans le chœur. L'abbé *** doit y officier.

— Demain, nous sommes invités au concert de M^{me} ***. L'Alboni doit y chanter, et ma femme serait désolée de ne point l'entendre.

— Bals, concerts... ah ! mon pauvre Paul, quel nom donner au changement ?

— Sermons, grand'messe !... hé, mon cher oncle, comment qualifier ?

— Mon Dieu ! mes chers amis et parens, dit Gaston qui s'approcha en souriant, nous connaissions au collège un jeu où les adversaires, séparés en deux camps, cherchent respectivement à faire passer dans le leur un champion du parti opposé. La partie gagnée, chacun change de camp. Je crois, messieurs, que vous avez joué aux barres !

JULES ROSTAING.

LES CHASSEURS DU RIFF.

LÉGENDE DU MAROC.

Mellem-Hamed avait étendu nos tapis sous l'épais feuillage d'un *kharrob*, ou caroubier. Nous commençâmes à faire disparaître avec rapidité les melons-d'eau et les raisins qui étaient placés devant nous.

— Vous avez, dis-je à l'un de nos hôtes, beaucoup de lions dans la contrée d'*Akkalaya*. Il doit être dangereux, en ce district, de voyager pendant la nuit ?

— Il est rare qu'ils attaquent l'homme quand ils ne sont pas provoqués, répondit mon interlocuteur, vieil habitant des montagnes du Riff. Je me suis souvent trouvé seul en face de lions ; ils se sont arrêtés et m'ont regardé. En ces rencontres, un homme n'a pas de plus sage parti à prendre que de continuer son chemin sans paraître apercevoir l'animal. De son côté, il s'éloigne alors presque toujours d'un pas calme et paisible : le meilleur conseil que je puisse vous donner au cas où vous rencontriez un lion, c'est de suivre votre route avec tout le sang-froid qu'il vous sera possible de garder. Jusqu'à ce que la *jaune crinière* soit hors de vue ou bien ait cessé de surveiller vos mouvemens. Prenez alors une autre direction, et précipitez votre marche, de peur que le lion, ayant remarqué le chemin que vous suiviez d'abord, n'ait

pris l'avance et n'ait été vous attendre au passage, ce qu'il fait souvent avec la ruse et l'hyppocrisie d'un chat. Vous pourriez avoir de la peine, en ce cas, à échapper à sa férocité ou à sa faim.

Cet avis me rappela l'histoire de ce vieux pair d'Angleterre, à qui l'on demandait ce qu'il avait fait, en rencontrant dans le Strand un lion échappé d'Exeter-Change.

— Ce que j'ai fait ? répondit-il avec un grand sang-froid, j'ai pris un fiacre.

Toutefois, je jugeai bon de noter, dans ma mémoire, l'avis du montagnard à barbe grise, pour le suivre en temps et lieu. Dans les montagnes du Riff, on chasse souvent le lion. Chaque homme est armé d'un fusil, d'un couteau et de trois ou quatre pieux à pointes de fer. On creuse des trous de quatre pieds de profondeur, et d'une largeur suffisante pour que chaque chasseur puisse s'y coucher. Les pieux sont placés au fond, une extrémité dans le sable et l'autre, c'est-à-dire celle qui est revêtue de fer, légèrement inclinée en avant. On établit ces fosses sur les traces du lion, et les hommes y prennent leurs postes comme pour la chasse au sanglier. Les batteurs font alors un grand bruit de tambours, de cris et d'armes à feu.

Lorsque le lion se sent atteint, il s'élançait généralement sur celui qu'il a blessé. Le chasseur se tapit au fond de son trou, et le lion tombe sur les pieux. On l'achève alors à coups de couteau.

Ayant demandé au vieux Rifféen s'il était très dangereux de chasser le lion sans avoir recours aux pieux ferrés, il répliqua :

— Oui, chrétien, c'est très dangereux. Vous tenez alors votre vie dans votre main tout ouverte. Je me souviens, continua-t-il, que le fils du sheik de notre village revint un soir, traînant une peau de lion qu'il déposa aux pieds de son père. Il montra le trou par lequel la balle avait pénétré dans la cervelle, et raconta que, s'étant trouvé seul, face à face avec l'animal, il l'avait tué d'un coup de fusil.

— Mon fils, dit le sheik, avec quel doigt avez-vous lâché la détente ?

Le jeune homme montra son index.

— Emparez-vous de lui et liez-le, dit le père ; et, tirant son couteau, il ajouta : « Je vais vous couper ce doigt, mon fils, afin que vous vous souveniez, à l'avenir, que vous ne devez jamais attaquer un lion quand vous êtes seul. Car je ne voudrais pas vous perdre, mon enfant, pour mille, non, pour dix mille peaux de lions. »

En vain les assistans le supplièrent-ils d'épargner son fils, qui se tenait debout, calme et obéissant : bien que de grosses larmes roulassent sur les joues bronzées du sheik, le doigt du jeune chasseur fut coupé.

— Avec l'aide de Dieu, et du prophète de Dieu, dit Hadj, l'un de mes compagnons de voyage, un bon tireur bien armé, ne craint pas la rencontre d'une *jaune-crinière*. Vous connaissez le sheik Mohamed, ô fils de l'Angleterre. Savez-vous comment il a mérité le titre de sheik des tireurs ?

— Non, répondis-je, et je serais bien aise de l'apprendre.

— Le sheik Mohamed, reprit Hadj, est né à Tanger-Balia. Son père, qui exerçait la profession de charbonnier, mourut au moment où la barbe, commençant à pousser sur le visage du jeune Mohamed, montrait qu'il venait d'arriver à la virilité. A son lit de mort, il fit venir son fils et lui parla en ces termes : « Mon enfant, je n'ai à vous donner rien autre chose que ma bénédiction et le fusil de mes pères : il est à vous maintenant, et dans une bonne cause, il ne vous fera jamais défaut. Je vous recommande, mon fils, au Dieu éternel, à Mohamed, le prophète de Dieu, et à Sidi-Bouaza, qui a toujours été le saint patron de notre famille, et je vous ordonne, par dessus toute chose, de visiter immédiatement sa tombe dans la forêt de Manura. Que ni les hommes, ni les animaux ne vous intimident et ne vous empêchent d'exécuter ce pieux voyage, et la protection de Sidi-Bouaza s'étendra sur vous comme sur tous les descendans de la famille de Bitiways. »

Il avait à peine achevé ces paroles qu'arriva sa dernière heure. Mohamed, après lui avoir fermé les yeux, l'enterra avant le coucher du soleil. Le lendemain, il se leva de grand matin ; il prit le fusil de son père, l'examina et le trouva en bon état ; puis, en fils soumis qu'il était, il réfléchit aux paroles qu'avait prononcées le mourant, et, il jura, par l'âme de ses ancêtres, qu'il ferait ce qu'il lui avait été ordonné. En conséquence, il commença immédiatement les préparatifs de son voyage, remplissant un sac de pain et de raisins, et ceignant ses vêtemens autour de ses reins. Ensuite il partit pour le sanctuaire de Sidi-Bouaza, qui est situé dans la vaste forêt de Manura, à cinq journées au sud de Tanger.

Lorsqu'il prit congé de ses amis, ceux-ci l'avertirent des périls qu'il aurait à courir en traversant des districts infestés de voleurs et d'animaux féroces, spécialement de lions qui étaient en grand nombre dans la forêt de Manura. Mohamed les remercia de leurs avis, mais déclara qu'il était déterminé à accomplir son pèlerinage au tombeau de Bouaza, ajoutant qu'il se fiait à la protection du saint, pour se tirer heureusement des mauvais pas. Dieu le favorisa durant son voyage, et il atteignit les abords de la forêt dans la soirée du quatrième jour. Comme la nuit venait rapidement, le jeune pèlerin chercha dans les branches d'un arbre touffu un refuge et un lieu de repos.

Terribles furent les hurlemens des bêtes fauves sous ses pieds. Les rugissemens des lions ébranlaient la terre, et c'est un son, ô chrétien ! qui est fait pour porter la terreur dans le cœur de l'homme le plus courageux. Lorsque le jour parut, Mohamed, descendant de son arbre, examina avec soin l'amorce de son fusil qu'il avait chargé à balle, et il s'assura que le long couteau passé à sa ceinture sortait facilement de la gaine. Puis il reprit sa route. Il marcha jusqu'à l'heure où le soleil ayant franchi la moitié du demi-cercle qu'il parcourt dans le ciel, indiquait le moment de la prière. Mohamed s'arrêta et fit ses prostrations sur le bord d'un ruisseau. Après avoir adressé au Seigneur une prière fervente pour échapper au péril, il poursuivit son dangereux voyage. Chemin faisant il réfléchissait aux avertissemens qu'on lui avait donnés touchant les lions et les autres bêtes féroces, et il se disait qu'il avait eu, la nuit précédente, des preuves effrayantes de la présence de ces animaux. Au milieu de ces pensées, tout son être fut agité d'un frémissement subit ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et la pâleur de la crainte se répandit sur son visage.

— O Sidi-Bouaza ! s'écria-t-il, j'ai mis toute ma confiance en vous. Est-ce un avertissement que vous m'envoyez ? Oui, je le vois, déjà votre fidèle serviteur est en présence d'un ennemi.

Il avait à peine fini de parler, qu'il entendit